

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE, DE CHATEAUBRIAND: TRADUCTION¹

Beatriz Cerisara Gil*

Résumé: L'objectif de ce travail est la présentation de la traduction en portugais d'un extrait de l'ouvrage de F.-R. de Chateaubriand, intitulé *Mémoires d'outre-tombe*. Ces passages décrivant et interprétant les effets des premiers événements de la Révolution de 1789 sur la société française sont précédés d'une présentation qui situe brièvement le contexte de production ainsi que quelques aspects de la composition du texte.

Mots-clés: Révolution française; *Mémoires d'outre-tombe*; traduction.

Introduction

Éminence littéraire, homme public et journaliste, F.-R. de Chateaubriand (1768-1848) a vécu les grands bouleversements sociaux de son temps. Héritier de la philosophie des Lumières, le sens pédagogique et la politique sont à la base de sa pensée. L'effort de comprendre son époque et de réfléchir sur les valeurs de la société française, en transformation vertigineuse après la

¹ Ce travail fait partie de ma thèse de doctorat en Littérature Française soutenue à l'UFRGS sous la direction de M. Robert Ponge.

* Universidade Federal do Rio Grande do Sul.

Révolution française, se fait voir dans tous les projets de l'écrivain. Enraciné par sa naissance dans les formes féodales de vie typiques de la Bretagne d'avant 1789, Chateaubriand, d'origine noble, devient le témoin des principaux événements qui vont faire écrouler l'Ancien Régime. Au long de son existence il va assister à la convocation des États généraux et à la chute de Louis XVI; il survit à la Révolution française et voit l'établissement et la fin de l'Empire napoléonien; il participe en homme d'État à la Restauration monarchique en 1815 et traverse encore les dix-huit années de la monarchie de Louis-Philippe. Il meurt au mois de juillet 1848, à l'aube d'une nouvelle révolution.

Sa trajectoire, inextricablement liée à celle de la France, devient une sorte de monument historique dont la richesse il va exprimer dans son œuvre de mémorialiste. Ouvrage de toute une vie, les *Mémoires d'outre-tombe*, a été rédigé pendant la première moitié du dix-neuvième siècle et se compose de 42 livres, dans lesquels le narrateur reconstruit différents niveaux d'expériences personnelles sur une période d'environ soixante ans d'histoire de la France.

Dans les passages des *Mémoires* qui seront présentés ici, on peut voir de quelle façon le registre narratif de l'Histoire s'impose, et, à propos de cette dimension historique dans le récit, je pose d'emblée deux questions: comment Chateaubriand, en tant que mémorialiste, va-t-il à l'essence de l'Histoire? Comment construire une sphère discursive qui place ce témoin "entre deux univers pour en être le lien, pour consoler les derniers moments d'une société expirante, et soutenir les premiers pas d'une société au berceau"?²

² CHATEAUBRIAND. *Mémoires d'outre-tombe*, p. 644-645.

Chateaubriand et la Révolution française

Les chapitres des *Mémoires* qui portent particulièrement sur la Révolution française sont d'une formidable richesse. Le narrateur-protagoniste crée à la fois un mouvement de fusion et de refus envers sa réalité et ce mouvement se bâtit littérairement dans une composition qui privilégie la place du narrateur-témoin. Des images diverses représentant l'ancien et le neuf apparaissent dans cette écriture de la Révolution où l'éclat et la vigueur montrent la variété du tableau. Chateaubriand passe en revue tous les coins de Paris: les tribunes, les lieux publics, les théâtres. L'euphorie prend tous les esprits. Jour et nuit encombrées de peuple, les rues ne lui permettent plus ses flâneries et pour retrouver le désert il se réfugie au théâtre. Les descriptions expriment à merveille la complexité du moment. Nous voyons dans le détail Paris prise maintenant par le peuple et en proie aux agitations de juin et juillet 1789, date à laquelle le protagoniste a rejoint la capitale. Il scrute ce paysage troublé où règnent les mutineries et où l'esprit de rébellion générale paraît stimuler les rendez-vous privés et le monde artistique. Le narrateur examine la profondeur des transformations dans les menus détails de la vie quotidienne. Partout avaient lieu des spectacles, des réunions littéraires et des rassemblements politiques. Des personnalités connues – en ascension ou sur le déclin – sont observées dans leurs milieux respectifs et leur portrait nous est tracé: leurs qualités, leurs faiblesses et leurs ambiguïtés y sont exposées.

Mais la voix produite par le narrateur-personnage devenu spectateur revêt aussi le caractère métaphorique du drame. En tant qu'observateur des événements, le narrateur crée une perspective qui peut s'associer, dans le cas de la Révolution, à un procédé particulier: celui de la métaphore théâtrale. Dans les dernières séquences narratives de l'extrait présenté ici, il y a bien des métamorphoses de la période révolutionnaire qui évoquent la représentation théâtrale. Chateaubriand nuance les mimiques

et les illuminations différentes pour décrire l'explosion révolutionnaire dans toute son extension. Pour illustrer quelques signes de cette stratégie du drame nous retenons la manière dont se fait la transition du chapitre 12 au chapitre 13, du livre cinquième. Ici c'est Robespierre qui va monter sur les planches. À la fin du chapitre 12, Robespierre est brièvement annoncé, non sans ironie, comme le représentant de la démocratie. Puis, il réapparaît dans le chapitre 13, quand les séances de l'Assemblée nationale deviennent le lieu de la scène suivante avec leurs tribunes encombrées, leurs débats orageux, leur crise. Dans ce lieu agité et un peu nébuleux, le protagoniste finalement interroge un collègue sur le nom du député, une figure "grise" et "inanimée", qui montait à la tribune: c'était Robespierre. Dans une ambiance où Chateaubriand avait du mal à discerner les acteurs, le révolutionnaire Robespierre reçoit les lumières du spectacle.

Voilà un des passages exemplaires dans lequel le narrateur nous incite à *voir* le *drame* révolutionnaire en train d'être représenté.

Deux mots sur les éditions des *Mémoires d'outre-tombe*

Jusqu'à présent les *Mémoires d'outre-tombe* ont reçu quatre éditions différentes. La première, après la mort de l'auteur, entre 1849-1850 chez Penaud qui fait suite à une publication en feuilleton dans le journal *La Presse*. La deuxième, organisée par Edmond Biré, paraît en 1898 et fait partie du projet de publication des *Œuvres complètes* de Chateaubriand qui débute dans les années 1859-1861. La troisième édition, et la première du vingtième siècle, de Maurice Levailant, réalise en fait un double projet, d'un côté l'organisation du "Livre du Centenaire" de la mort de l'auteur et, de l'autre, la publication du texte dans la "Bibliothèque de la Pléiade" en 1947. L'édition la plus récente voit le jour entre 1989-1998 dans la collection "Classiques

Garnier” et reçoit une révision pour paraître ensuite dans la “Pochothèque” sous la direction de Jean-Claude Berchet.

Il reste à dire que c’est à partir du texte établi par “La Pochothèque” que nous avons préparé la traduction dont l’extrait nous présentons tout de suite.

Memórias de além-túmulo

Livro quinto

Capítulo 13

Paris, dezembro de 1821

As sessões da Assembleia Nacional criavam um interesse que as sessões de nossas *Câmaras* estavam muito longe de alcançar. As pessoas levantavam-se cedo para achar lugar dentro das tribunas abarrotadas. Os deputados chegavam comendo, conversando, gesticulando; eles se agrupavam em diversos cantos da sala, conforme suas opiniões. Leitura da ata; após esta leitura, desenvolvimento do assunto acordado, ou moção extraordinária. Não se tratava de qualquer artigo de lei insípido, raramente uma demolição não estava na ordem do dia. Falava-se contra ou a favor; bem ou mal, todo mundo improvisava. Os debates eram turbulentos. As tribunas interferiam na discussão: aplaudiam e glorificavam, assobiavam e vaiavam os oradores.

O presidente tocava sua campainha; os deputados se insultavam de um banco a outro. Mirabeau jovem pegava seu rival pelo colarinho; Mirabeau mais velho gritava: “Façam silêncio as *trinta vozes!*” Um dia, estava eu atrás da oposição monarquista; eu tinha à minha frente um nobre delfinês, de rosto escuro, pequeno de estatura, que saltava sobre o assento de tanta fúria, e dizia a seus amigos: “Vamos de espada em cima destes indigentes.” Ele apontava para o lado da maioria. As senhoras de Halle, que tricotavam nas tribunas, o escutaram, ergueram-se e gritaram todas juntas, com as ceroulas tricotadas às mãos e a boca espumando:

“À forca!” O visconde de Mirabeau, Lautrec e alguns jovens nobres queriam lançar-se ao ataque contra as tribunas.

Esse alvoroço logo foi abafado por um outro: os peticionários, armados de piques, apareciam diante da barreira: “O povo está morrendo de fome, diziam eles; é hora de tomar medidas contra os aristocratas e de elevar-se *à altura das circunstâncias*.” O presidente garantia a estes cidadãos seu respeito: “Mantemos o olho sobre os traidores, respondia ele, e a Assembleia fará justiça.” Depois disso, nova baderna: os deputados de direita exclamavam que aquilo se encaminhava para a anarquia; os deputados de esquerda retorquiam que o povo era livre para expressar sua vontade, e que ele possuía o direito de protestar contra os promotores do despotismo, assentados no centro da representação nacional: designavam assim os seus colegas diante deste povo soberano que os aguardava sob os holofotes.

As sessões da tarde suplantavam em escândalo as sessões da manhã: fala-se melhor e com mais ardor à luz dos lustres. A sala do Manège³ era, naquele momento, uma verdadeira sala de espetáculo, onde se representava um dos maiores dramas do mundo. Os primeiros personagens pertenciam ainda à antiga ordem das coisas; seus terríveis substitutos, escondidos atrás deles, falavam pouco ou nada. Ao fim de uma discussão violenta, vi subir à tribuna um deputado de aspecto comum, de um rosto sombrio e inexpressivo, penteado de modo trivial, corretamente vestido, como o administrador de uma casa elegante, ou como o tabelião de um vilarejo, zeloso de sua imagem. Ele fez um relato longo e fastidioso; ninguém o escutou; interoguei sobre seu nome: era Robespierre. Os cavalheiros calçados estavam prestes a deixar os salões e já os tamancos batiam às portas.

³ Local das primeiras assembleias revolucionárias até 1793; consistia num grande retângulo que dava para o Jardim das Tulherias.

Capítulo 14

Paris, dezembro de 1821

Quando, antes da Revolução, eu lia a história das desordens públicas de diversos povos, não podia conceber a vida naqueles tempos; ficava impressionado que Montaigne escrevesse tão galhardamente dentro de um castelo em torno do qual não podia andar sem correr o risco de ser capturado por bandos da Liga ou por protestantes.

A Revolução me fez compreender esta possibilidade de existência. Os momentos de crise produzem uma intensificação de vida nos homens. Numa sociedade que se dilui e se recompõe, a luta entre dois gênios, o choque do passado com o futuro, a mistura de costumes antigos e de costumes novos formam uma combinação transitória que não deixa um só instante de aborrecimento. As paixões e os temperamentos em liberdade mostram-se com uma energia de que não dispõem na cidade bem regrada. A infração das leis, a abolição dos deveres, dos usos e das conveniências, e até mesmo os perigos aumentam o interesse por toda essa desordem. O gênero humano em férias passeia pelas ruas, liberado de seus pedagogos, entregue por um momento ao estado de natureza, apenas começando a sentir outra vez a necessidade do freio social, quando sofre o jugo de novos tiranos alimentados pela licenciosidade.

Não poderia pintar melhor a sociedade de 1789 e 1790 senão comparando-a com a arquitetura dos tempos de Luís XII e Francisco I, ocasião em que as ordens gregas viram-se misturadas ao estilo gótico, ou, melhor, assimilando-a à coleção de ruínas e de tumbas de todos os séculos, desordenadamente empilhadas após o Terror nos claustros dos Petits-Augustins: a única diferença é que os destroços dos quais falo eram vivos e variavam sem cessar. Em todos os cantos de Paris havia reuniões literárias, sociedades políticas e espetáculos; os futuros renomes vagueavam pelo meio da multidão sem serem conhecidos, como as almas às margens

do Letes antes de terem conhecido a luz. Vi o merechal Gouvion-Saint-Cyr representar um papel, no teatro do Marais, em *Mère coupable*, de Beaumarchais.

Passava-se do clube de Feuillants ao clube dos Jacobinos, dos bailes e das casas de jogos aos grupos do Palais-Royal, da tribuna da Assembleia Nacional às tribunas ao ar livre. Iam e vinham pelas ruas as deputações populares, os piquetes de cavalaria, as patrulhas de infantaria. Junto a um homem em traje ao estilo francês, cabeça empoada, espada à cintura, chapéu embaixo do braço, escarpim e meias de seda, caminhava um homem, com cabelos cortados e sem pó, vestindo o fraque inglês e a gravata americana. Nos teatros, os atores tornavam públicas as notícias; a plateia entoava canções patrióticas. Peças de circunstância atraíam a multidão: um abade aparecia em cena; o povo vociferava contra ele: “Padreco! Padreco!” E o abade respondia: “Senhores, viva a Nação!” Todos corriam para ouvir Mandini e sua mulher cantar o Viganoni e Rovedino na Opera-*Buffa*, após ouvirem bramir *Ça ira*; ia-se admirar senhora Dugazon, senhora Saint-Aubin, Carline, a pequena Olivier, a senhorita Contat, Molé, Fleury, a iniciante Talma depois de se ter visto enforcar Favras.

Os passeios no boulevard do Temple e no dos Italiens, chamado de Coblenz, as alamedas dos jardins das Tulherias estavam inundados de mulheres coquetes: três jovens filhas de Grétry brilhavam ali, brancas e rosas tal como seu vestuário: as três morreram pouco tempo depois. “Ela dormiu para sempre”, disse Grétry falando de sua filha mais velha, “sentada em meu colo, tão bela quanto o foi durante toda sua vida”. Uma profusão de coches sulcava os cruzamentos onde resmungavam os *sans-culottes*, e encontrávamos a bela senhora de Buffon, sentada sozinha dentro de uma carruagem do duque d’Orléans, estacionada diante da porta de algum clube.

A elegância e o gosto da sociedade aristocrática podiam ser vistos no palacete de La Rochefoucauld, nas noites de festas

das madames de Poix, d'Hénin, de Simiane, de Vaudreuil, em alguns salões da alta magistratura, que continuavam abertos. Na casa do senhor Necker, na casa do senhor conde de Montmorin, na casa de diversos ministros, encontravam-se (com a senhora de Staël, a duquesa d'Aguillon, as senhoras de Beaumont e de Sérilly) todas as novas figuras ilustres da França, e todas as liberdades dos novos costumes. O sapateiro em uniforme de oficial da guarda nacional tomava, de joelhos, a medida de seu pé; o monge que, na sexta-feira arrastava seu hábito negro ou branco, no domingo portava o chapéu redondo e andava à paisana; o capuchinho, barbeado, lia o jornal numa taberna, e em meio a um círculo de mulheres alegres via-se uma religiosa muito séria sentada: era uma tia ou uma irmã banida de seu monastério. A multidão visitava estes conventos abertos ao mundo, assim como os viajantes percorrem, em Granada, as salas abandonadas de Alhambra, ou como se detêm em Tibur sob as colunas do templo de Sibila.

Havia, de resto, muitos duelos e amores, amizades de cárcere e fraternidade política, encontros misteriosos entre as ruínas, sob um céu sereno, em meio à paz e à poesia da natureza; passeios retirados, silenciosos, solitários, misturados de promessas eternas e de infundáveis ternuras, sob o surdo estampido de um mundo que desaparecia, sob o ruído distante de uma sociedade que desmoronava, ameaçando com sua queda as felicidades que se encontravam à sombra dos acontecimentos. Quando se havia perdido alguém de vista durante vinte e quatro horas, não se tinha mais a certeza de voltar a vê-lo algum dia. Uns tomavam o caminho revolucionário, outros cogitavam a guerra civil; outros partiam para Ohio, munidos, de projetos de castelos a serem erguidos entre os Selvagens; outros, ainda, iam se unir aos príncipes: e tudo isso alegremente, sem geralmente ter um centavo no bolso: os realistas afirmando que a coisa terminaria numa manhã qualquer com uma ordem de detenção do Parlamento, os patriotas, igualmente levianos nas suas esperanças, anunciando o reino da paz e do júbilo com o da liberdade. Ouvíamos cantarem:

La sainte chandelle d'Arras,
Le flambeau de la Provence,
S'ils ne nous éclairent pas
Mettent le feu dans la France;
On ne peut pas les toucher,
Mais on espère les moucher.⁴

Eis então como se julgava Robespierre e Mirabeau! “É tão inconcebível para o entendimento humano, diz Estoile, impedir o povo francês de falar como o é querer enterrar o sol na terra ou encerrá-lo dentro de um buraco.”

Pululavam milhares de panfletos e jornais; as sátiras e os poemas, as canções de *Actes des Apôtres* respondiam ao *Ami du peuple* ou ao *Modérateur* do clube monárquico, redigido por Fontanes; Mallet-Dupan, na parte política do *Mercure*, se opunha a Laharpe e a Chamfort na parte literária do mesmo jornal. Champcenetz, o marquês de Bonnay, Rivarol, Boniface, Mirabeau, o caçula (o Holbein de espada, que conduziu pelo Reno a legião dos hussardos da Morte), Honoré Mirabeau o primogênito se divertiam, enquanto almoçavam, a fazer caricaturas e o *Petit Almanach des grands hommes*: Honoré iria propor mais tarde a lei marcial ou o confisco dos bens do clero. Passava a noite com a senhora Jay, após ter declarado que não sairia mais da Assembleia Nacional senão pela força das baionetas. *Égalité*⁵ consultava o diabo nas pedreiras de Montrouge, e retornava ao jardim de Monceaux para presidir as orgias que Laclos organizava. O futuro regicida não desmerecia sua raça: prostituído duplamente, o desregramento o entregava exausto à ambição. Lauzun, já decaído, ceava em sua pequena casa na barreira do Maine com umas dançarinas do *Opéra*, acariciadas pelos senhores de Noailles, de

⁴ “O santo castiçal de Arras, o archote da Provence, ou nos iluminam ou incendeiam a França; não podemos tocá-los, mas esperamos apagá-los.”

Canção monarquista; alusão a Robespierre e a Mirabeau.

⁵ Louis-Philippe, duque de Orléans.

Dillon, de Choiseul, de Narbonne, de Talleyrand e de algumas outras elegâncias do dia, dos quais nos restam duas ou três múmias.

Uma grande parte dos cortesãos, célebres por sua imoralidade ao final do reinado de Luís XV e durante o reinado de Luís XVI, enrolou-se na bandeira tricolor: quase todos haviam feito a guerra da América e mancharam seus cordões com as cores republicanas. A Revolução se serviu deles até um certo ponto; eles chegaram mesmo a se tornar os primeiros generais de seus exércitos. O duque de Lauzun, o romanesco enamorado da princesa Czartoriska, o grande amante de aventuras amorosas, o Lovelace que *tinha* esta e, logo depois, *tinha* aquela, segundo o nobre e casto jargão da Corte, o duque de Lauzun convertido em duque de Biron, comandante para a Convenção na Vendéia: que lástima! O barão de Bezonval, mentiroso e cínico revelador das corrupções da alta sociedade, alardeador das futilidades da velha monarquia moribunda, aquele pesado barão comprometido no caso da Bastilha, salvo pelo senhor Necker e por Mirabeau, só porque era suíço: que miséria! Que haveriam de fazer semelhantes homens com semelhantes fatos? Quando a Revolução tomou vulto, ela abandonou com todo desdém os frívolos apóstatas do trono: ela precisou de seus vícios, e precisou de suas cabeças: não desprezava nenhum sangue, nem mesmo o da de Du Barry.

Capítulo 15

Paris, dezembro de 1821

O ano de 1790 completou as medidas esboçadas no ano de 1789. Os bens da Igreja, postos inicialmente nas mãos da nação, foram confiscados, a constituição civil do clero foi decretada e a nobreza abolida.

Não assisti à Federação de julho de 1790: uma indisposição bastante séria impediu-me de sair da cama; mas, antes disso, havia me divertido bastante com os carros de mão do Champ-de-Mars.

Madame de Staël descreveu maravilhosamente esta cena. Lamentarei para sempre não ter visto o senhor Talleyrand celebrar a missa preparada pelo abade Louis, como também de não tê-lo visto, com o sabre à cintura, conceder audiência ao embaixador do Grande Turco.

Mirabeau perdeu sua popularidade no ano de 1790; suas ligações com a Corte eram evidentes. O senhor Necker renunciou ao ministério e retirou-se sem que ninguém tenha desejado retê-lo. As senhoras, tias do Rei, partiram para Roma com um passaporte da Assembleia Nacional. O duque de Orléans, de volta da Inglaterra, declarou-se muito humilde e obediente servidor do Rei. As sociedades de Amigos da Constituição, que proliferavam em solo nacional, ligavam-se à sociedade matriz de Paris, da qual recebiam inspiração e ordens a serem executadas.

A vida pública encontrava disposições favoráveis em minha personalidade: o que acontecia coletivamente me atraía, pois em meio à multidão eu resguardava minha solidão e não precisava lutar contra minha timidez. Os salões, contudo, participando da movimentação geral, eram um pouco menos estranhos a meu modo de ser, e eu havia estabelecido, mesmo a contragosto, novas relações.

Mémoires d'outre-tombe

Livre cinquième

(13)

Paris, décembre 1821

Les séances de l'Assemblée Nationale offraient un intérêt dont les séances de nos chambres sont loin d'approcher. On se levait de bonne heure pour trouver place dans les tribunes encombrées. Les députés arrivaient en mangeant, causant, gesticulant; ils se groupaient dans les diverses parties de la salle, selon leurs opinions. Lecture du procès-verbal; après cette lecture,

développement du sujet convenu, ou motion extraordinaire. Il ne s'agissait pas de quelque article insipide de loi, rarement une destruction manquait d'être à l'ordre du jour. On parlait pour ou contre; tout le monde improvisait bien ou mal. Les débats devenaient orageux; les tribunes se mêlaient à la discussion, applaudissaient et glorifiaient, sifflaient et huaient les orateurs.

Le président agitait sa sonnette; les députés s'apostrophaient d'un banc à l'autre. Mirabeau le jeune prenait au collet son compétiteur; Mirabeau l'aîné criait: "Silence aux trente voix!" Un jour, j'étais placé derrière l'opposition royaliste; j'avais devant moi un gentilhomme dauphinois, noir de visage, petit de taille, qui sautait de fureur sur son siège, et disait à ses amis: "Tombons, l'épée à la main, sur ces gueux-là. Il montrait le côté de la majorité. Les dames de la Halle, tricotant dans les tribunes, l'entendirent, se levèrent et crièrent, toutes à la fois, leurs chausses à la main, l'écume à la bouche: "A la lanterne!" Le vicomte de Mirabeau, Lautrec et quelques jeunes nobles voulaient donner l'assaut aux tribunes.

Bientôt ce fracas était étouffé par un autre: des pétitionnaires, armés de piques, paraissaient à la barre: "Le peuple meurt de faim, disaient-ils; il est temps de prendre des mesures contre les aristocrates et de s'élever à la hauteur des circonstances." Le président assurait ces citoyens de son respect: "On a l'œil sur les traîtres, répondait-il, et l'Assemblée fera justice." Là-dessus, nouveau vacarme: les députés de droite s'écriaient qu'on allait à l'anarchie; les députés de gauche répliquaient que le peuple était libre d'exprimer sa volonté, qu'il avait le droit de se plaindre des fauteurs du despotisme, assis jusque dans le sein de la représentation nationale: ils désignaient ainsi leurs collègues à ce peuple souverain, qui les attendait au réverbère.

Les séances du soir l'emportaient en scandale sur les séances du matin: on parle mieux et plus hardiment à la lumière des lustres. La salle du Manège était alors une véritable salle de spectacle, où se jouait un des plus grands drames du monde. Les

premiers personnages appartenait encore à l'ancien ordre de choses; leurs terribles remplaçants, cachés derrière eux, parlaient peu ou point. A la fin d'une discussion violente, je vis monter à la tribune un député d'un air commun, d'une figure grise et inanimée, régulièrement coiffé, proprement habillé comme le régisseur d'une bonne maison, ou comme un notaire de village soigneux de sa personne. Il lut un rapport long et ennuyeux; on ne l'écouta pas. Je demandai son nom: c'était Robespierre. Les gens à souliers étaient prêts à sortir des salons, et déjà les sabots heurtaient à la porte.

(14)

Paris, décembre 1821

Lorsqu'avant la Révolution, je lisais l'histoire des troubles publics chez divers peuples, je ne concevais pas comment on avait pu vivre en ces temps-là; je m'étonnais que Montaigne écrivît si gaillardement dans un château dont il ne pouvait faire le tour sans courir le risque d'être enlevé par des bandes de ligueurs ou de protestants.

La Révolution m'a fait comprendre cette possibilité d'existence. Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes. Dans une société qui se dissout et se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l'avenir, le mélange des mœurs anciennes et des mœurs nouvelles, forment une combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d'ennui. Les passions et les caractères en liberté, se montrent avec une énergie qu'ils n'ont point dans la cité bien réglée. L'infraction des lois, l'affranchissement des devoirs, des usages et des bienséances, les périls même ajoutent à l'intérêt de ce désordre. Le genre humain en vacances se promène dans la rue, débarrassé de ses pédagogues rentré pour un moment dans l'état de nature, et ne recommençant à sentir la nécessité du frein social, que lorsqu'il porte le joug des nouveaux tyrans enfantés par la licence.

Je ne pourrais mieux peindre la société de 1789 et 1790 qu'en la comparant à l'architecture du temps de Louis XII et de François Ier, lorsque les ordres grecs se vinrent mêler au style gothique, ou plutôt en l'assimilant à la collection des ruines et des tombeaux de tous les siècles, entassés pêle-mêle après la Terreur dans les cloîtres des Petits-Augustins: seulement, les débris dont je parle étaient vivants et variaient sans cesse. Dans tous les coins de Paris il y avait des réunions littéraires, des sociétés politiques et des spectacles. Les renommées futures erraient dans la foule sans être connues, comme les âmes au bord du Léthé avant d'avoir joui de la lumière. J'ai vu le maréchal Gouvion-Saint-Cyr remplir un rôle sur le théâtre du Marais, dans la *Altière coupable* de Beaumarchais.

On se transportait du club des Feuillants au club des Jacobins, des bals et des maisons de jeu aux groupes du Palais-Royal, de la tribune de l'Assemblée nationale à la tribune en plein vent. Passaient et repassaient dans les rues des députations populaires, des piquets de cavalerie, des patrouilles d'infanterie. Après d'un homme en habit français, tête poudrée, épée au côté, chapeau sous le bras, escarpins et bas de soie, marchait un homme, cheveux coupés et sans poudre, portant le frac anglais et la cravate américaine. Aux théâtres, les acteurs publiaient les nouvelles, le parterre entonnait des couplets patriotiques. Des pièces de circonstance attiraient la foule: un abbé paraissait sur la scène. Le peuple lui criait: "Calotin! calotin!" et l'abbé répondait: "Messieurs, vive la nation!"; on courait entendre chanter Mandini et sa femme, Viganoni et Rovedino à l'*Opéra Buffa*, après avoir entendu hurler *Ça ira*; on allait admirer madame Dugazon, madame Saint-Aubin, Carline, la petite Olivier, mademoiselle Contat, Molé, Fleury, Talma débutant, après avoir vu pendre Favras.

Les promenades au boulevard du Temple et à celui des Italiens, surnommé *Coblentz*, les allées du jardin des Tuileries étaient inondées de femmes pimpantes: trois jeunes filles de

Grétry y brillèrent, blanches et roses comme leur parure: elles moururent bientôt toutes trois. “Elle s’endormit pour jamais, dit Grétry en parlant de sa fille aînée, assise sur mes genoux, aussi belle que pendant sa vie.” Une multitude de voitures sillonnaient les carrefours où barbotaient les sans-culottes et l’on trouvait la belle madame de Buffon, assise seule dans un phaéton du duc d’Orléans, stationné à la porte de quelque club.

L’élégance et le goût de la société aristocratique se retrouvaient à l’hôtel de La Rochefoucauld, aux soirées de mesdames de Poix, d’Hénin, de Simiane, de Vaudreuil, dans quelques salons de la haute magistrature, restés ouverts. Chez M. Necker, chez M. le comte de Montmorin, chez les divers ministres, se rencontraient (avec madame de Staël, la duchesse d’Aiguillon, mesdames de Beaumont et de Sérilly) toutes les nouvelles illustrations de la France, et toutes les libertés des nouvelles mœurs. Le cordonnier en uniforme d’officier de la garde nationale, prenait à genoux la mesure de votre pied; le moine, qui le vendredi traînait sa robe noire ou blanche, portait le dimanche le chapeau rond et l’habit bourgeois; le capucin, rasé, lisait le journal à la guinguette, et dans un cercle de femmes folles paraissait une religieuse gravement assise: c’était une tante ou une sœur mise à la porte de son monastère. La foule visitait ces couvents ouverts au monde, comme les voyageurs parcourent, à Grenade, les salles abandonnées de l’Alhambra, ou comme ils s’arrêtent, à Tibur, sous les colonnes du temple de la Sibylle.

Du reste force duels et amours, liaisons de prison et fraternité de politique, rendez-vous mystérieux parmi des ruines, sous un ciel serein, au milieu de la paix et de la poésie de la nature; promenades écartées, silencieuses, solitaires, mêlées de serments éternels et de tendresses indéfinissables, au sourd fracas d’un monde qui fuyait, au bruit lointain d’une société croulante, qui menaçait de sa chute ces félicités placées au pied des événements. Quand on s’était perdu de vue vingt-quatre heures, on n’était pas sûr de se retrouver jamais. Les uns s’engageaient dans les routes

révolutionnaires, les autres méditaient la guerre civile; les autres partaient pour l'Ohio, où ils se faisaient précéder de plans de châteaux à bâtir chez les Sauvages; les autres allaient rejoindre les Princes: tout cela allègrement, sans avoir souvent un sou dans sa poche: les royalistes affirmant que la chose finirait un de ces matins par un arrêt du parlement; les patriotes, tout aussi légers dans leurs espérances, annonçant le règne de la paix et du bonheur avec celui de la liberté. On chantait:

La sainte chandelle d'Arras,
Le flambeau de la Provence,
S'ils ne nous éclairent pas,
Mettent le feu dans la France;
On ne peut pas les toucher,
Mais on espère les moucher.⁶

Et voilà comme on jugeait Robespierre et Mirabeau! "Il est aussi peu en la puissance de toute faculté terrienne, dit l'Estoile, d'engarder le peuple françois de parler, que d'enfourir le soleil en terre ou l'enfermer dedans un trou."

Des milliers de brochures et de journaux pullulaient; les satires et les poèmes, les chansons des *Actes des Apôtres*, répondaient à l'*Ami du peuple* ou au *Modérateur* du club monarchien, rédigé par Fontanes; Mallet-Dupan, dans la partie politique du *Mercur*, était en opposition avec Laharpe et Chamfort dans la partie littéraire du même journal. Champcenetz, le marquis de Bonnay, Rivarol, Boniface, Mirabeau le cadet (le Holbein d'épée, qui leva sur le Rhin la légion des hussards de la Mort), Honoré Mirabeau l'aîné, s'amusaient à faire, en dînant, des caricatures et le *Petit Almanach des grands hommes*: Honoré allait ensuite proposer la loi martiale ou la saisie des biens du clergé. Il

⁶ "O santo castiçal de Arras, o archote da Provence, ou nos iluminam ou incendeiam a França; não podemos tocá-los, mas esperamos apagá-los." Canção monarquista; alusão a Robespierre e a Mirabeau.

passait la nuit chez madame *Jay*, après avoir déclaré qu'il ne sortirait de l'Assemblée nationale que par la puissance des baïonnettes. Egalité consultait le diable dans les carrières de Montrouge, et revenait au jardin de Monceaux présider les orgies dont Laclos était l'ordonnateur. Le futur régicide ne dégénérait point de sa race: double prostitué, la débauche le livrait épuisé à l'ambition. Lauzun, déjà fané, soupait dans sa petite maison à la barrière du Maine avec des danseuses de l'opéra, entrecressées de MM. de Noailles, de Dillon, de Choiseul, de Narbonne, de Talleyrand, et de quelques autres élégances du jour dont il nous reste deux ou trois momies.

La plupart des courtisans, célèbres par leur immoralité, à la fin du règne de Louis XV et pendant le règne de Louis XVI, étaient enrôlés sous le drapeau tricolore: presque tous avaient fait la guerre d'Amérique et barbouillé leurs cordons des couleurs républicaines: la Révolution les employa tant qu'elle se tint à une médiocre hauteur; ils devinrent même les premiers généraux de ses armées. Le duc de Lauzun, le romanesque amoureux de la princesse Czartoriska, le coureur de femmes sur les grands chemins, le Lovelace qui *avait* celle-ci et puis qui *avait* celle-là, selon noble et chaste jargon de la cour, le duc de Lauzun devenu duc de Biron, commandant pour la Convention dans la Vendée: quelle pitié! Le baron de Bezonval, révélateur menteur et cynique des corruptions de la haute société, mouche du coche des puérités de la vieille monarchie expirante, ce lourd baron compromis dans l'affaire de la Bastille, sauvé par M. Necker et par Mirabeau, uniquement parce qu'il était Suisse: quelle misère! Qu'avaient à faire de pareils hommes avec de pareils événements? Quand la Révolution eut grandi, elle abandonna avec dédain les frivoles apostats du trône: elle avait eu besoin de leurs vices elle eut besoin de leurs têtes: elle ne méprisait aucun sang, pas même celui de la du Barry.

(15)

Paris, décembre 1821

L'année 1790 compléta les mesures ébauchées de l'année 1789. Le bien de l'Eglise, mis d'abord sous la main de la nation, fut confisqué, la constitution civile du clergé décrétée, la noblesse abolie.

Je n'assistai pas à la Fédération de juillet 1790: une indisposition assez grave me retenait au lit; mais je m'étais fort amusé auparavant aux brouettes du Champ-de-Mars. Madame de Staël a merveilleusement décrit cette scène. Je regretterai toujours de n'avoir pas vu M. de Talleyrand dire la messe servie par l'abbé Louis, comme de ne l'avoir pas vu, le sabre au côté, donner audience à l'ambassadeur du Grand-Turc.

Mirabeau déchet de sa popularité dans l'année 1790; ses liaisons avec la cour étaient évidentes. M. Necker résigna le ministère et se retira, sans que personne eût envie de le retenir. Mesdames, tantes du Roi, partirent pour Rome avec un passeport de l'Assemblée nationale. Le duc d'Orléans, revenu d'Angleterre, se déclara le très-humble et très obéissant serviteur du Roi. Les sociétés des Amis de la Constitution, multipliées sur le sol, se rattachaient à Paris à la société mère, dont elles recevaient les inspirations et exécutaient les ordres.

La vie publique rencontrait dans mon caractère des dispositions favorables: ce qui se passait en commun m'attirait, parce que dans la foule je gardais ma solitude et n'avais point à combattre ma timidité. Cependant les salons, participant du mouvement universel, étaient un peu moins étrangers à mon allure, et j'avais, malgré moi, fait des connaissances nouvelles.

Resumo: Este trabalho apresenta a tradução para o português de uma pequena parte da obra memorialística de F.-R. de Chateaubriand, intitulada *Memórias de além-túmulo*. Os capítulos aqui traduzidos, que descrevem e comentam os efeitos dos primeiros eventos da Revolução de 1789 sobre a sociedade francesa, estão precedidos de uma apresentação que pretende situar brevemente o contexto de produção bem como alguns aspectos da narrativa do texto em questão.

Palavras-chave: Revolução Francesa; memorialismo; tradução.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CHATEAUBRIAND F.-R. de. *Mémoires d'outre-tombe*. Ed. établie par Jean-Claude Berchet. 2 t. Paris: LGF, 2003-2004.

BERCHET, Jean-Claude (Dir.). *Chateaubriand et le tremblement du temps*, Colloque de Cerisy, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1995.

BERTHIER Philippe. Le genre humain en vacances, Société Chateaubriand, *Bulletin*, n. 32, p. 42-47, 1989.

GENGEMBRE Gérard. Le Paris révolutionnaire des *Mémoires d'outre-tombe*, ou la scène prodigieuse. In: PARIS ET LA REVOLUTION, Actes du Colloque de Paris I, 14-16 avril 1989, présentés par Michel Vovelle, Paris, Publications de la Sorbonne, n. 22, p. 377-386, 1989.

Recebido para publicação em 31 de janeiro de 2010

Aprovado em 29 de junho de 2010